Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 16

Artikel: Zigzags d'un botaniste : [1ère partie]
Autor: Favrat, L.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-177147

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Zigzags d'un botaniste.

I.

Si vous avez lu les jolies nouvelles de Marc Monnier, vous y aurez trouvé passablement d'impertinences à l'adresse des botanistes; et je doute qu'après tant d'esprit dépensé sur le dos des chercheurs d'herbes, il me soit possible de vous intéresser aux zigzags d'un herboriste. Toutefois, tâchez de prendre patience; je ferai de mon mieux, cher lecteur, car je veux employer pour vous plaire... toutes les herbes de la Saint-Jean. Vous me répondrez que la patience est une plante rare; j'en conviendrai sans peine, car je ne l'ai pas encore trouvée, et je ne l'ai pas... dans mon herbier. Vous voyez que nous ne sommes pas loin de nous entendre. Mais vous craignez le latin, je le vois à l'air de votre sourire. Rassurez-vous, encore, je serai sobre des mots en *us*. Et, tenez, s'il s'en glisse deux ou trois dans ces pages, je vous les abandonne; vous en ferez des choux, vous en ferez des raves, vous les sifflerez sur l'air de « ça m'embête. »

Lutry, Cully, Vevey, Villeneuve!... le reste se perd dans le bruit des pas et des voix; on court, on se précipite, on assiége les wagons; les tard-venus n'arrivent pas trop tard, à Lausanne c'est chose impossible; la machine siffle et se trémousse, nous voilà partis. Le train est en retard de dix minutes, c'est l'usage.

Je m'en vais à Bex; nous avons le temps de causer, car il n'y a pas moyen d'herboriser en wagon, quelque envie qu'on en ait, et l'on en est réduit à lorgner les jolies fleurs qui fuient des deux côtés de la voie. Il y a quinze ans bientôt, je faisais la même route à pied; c'était long, c'était fatiguant, mais on voyait le singe de Lutry et la cascade de Rivaz, avec son vieux moulin au tic-tac mélancolique; tandis qu'aujourd'hui on ne voit plus rien: on part et l'on arrive, voilà tout. Il faut bien dire aussi qu'autrefois on n'arrivait pas toujours, surtout quand on avait pris l'omnibus de la Croix-Blanche, à Vevey; souvenez-vous: halte à St.-Saphorin, halte à Cully, et quelle halte! halte encore à la Couronne, ou aux Trois-Couronnes, à Lutry, pour couronner le guignon des voyageurs... et *le plumet* du cocher,

Bex! Bex! Bex! Bex! sur tous les tons. Que de gens! des touristes de toutes sortes, des gentlemen, des lords, des ladys, des miss, des barons allemands, des baigneurs, des grimpeurs mesurant déjà quelque cime à leur taille: Töpffer, où êtes-vous? tout cela prend des omnibus, des voitures, des chars-à-bancs, et s'en va envahir l'*Union*, les *Bains*, et je ne sais combien de pensions. Le *Monde* en reçoit quelques-uns, le trop-plein. Pour moi, je vais souper à l'Union et coucher au *Monde*, avec le trop-plein, composé essentiellement de touristes modestes, portant sac et bâton ferré. Demain, si le cœur vous en dit, nous monterons aux Plans par un chemin ombreux, vert, moussu, plein des senteurs de la montagne, et des bouffées d'air frais et humide que vous envoient les mille cascades de l'Avançon.

II.

Hohé! quatre heures! En route! en route! — Et le déjeûner? — Cette naïveté! On déjeûne aux Plans. Trois heures de marche, et je vous promets de bon café au lait de chèvre, du fromage mou et du beurre de la Varraz, descendu la veille. En route! j'ai du chocolat, nous boirons aux sources. Et maintenant, permettez, je vois que votre déjeûner vous tient au cœur: illusion pure, ce déjeûner; vous verrez, tout-à-l'heure vous n'y penserez plus. D'ailleurs il faut quelquefois déjeûner de bon air et d'eau fraîche, consultez le docteur. Enfin il faut déjeûner pour vivre et non pas vivre pour déjeûner, s'il m'est permis d'arranger le proverbe pour la circonstance,

Nous arrivons aux Châtaigniers, c'est un des sites les plus romantiques des environs. De là, le regard plane déjà sur la vallée, admirablement encadrée par le Montet à l'occident, et par les roides pentes, premiers contre-forts de la dent de Morcles, à l'orient. Au fond se dressent les châteaux en ruines de la dent du Midi; leurs pignons aigus se dorent déjà, tandis qu'une vapeur bleuâtre couvre encore la vallée du Rhône. Tenez, mettez cette fleur à votre chapeau, c'est de l'astrance; et remarquez, je vous prie son élégante collerette rose, verte et blanche. L'astrance annonce la flore des Alpes; c'est l'avant-garde, et je salue toujours cette fleur d'un regard, quand je ne la mets pas à mon chapeau, ce qui arrive le plus souvent. Chose singulière, dès que je l'ai aperçue, je dépouille l'homme soucieux, je m'allége de tout ce qui pourrait assouvir ma liberté, je jette tout mon lest, comme un aéronaute qui voudrait s'élever à tout prix. Ce n'est pas une petite affaire que de dépouiller l'homme soucieux, l'homme que la vie tient cloué aux réalités, et j'ai eu parfois de la peine à y parvenir; aussi prenez-y garde, si vous ne faites pas de vaillants efforts pour vous débarrasser de lui, il vous suivra par monts et par vaux, il vous harcèlera, et rien ne vous profitera plus: pour une averse, pour le moindre contre-temps, pour un rien, vous vous découragerez, et vous redescendrez fatigué, ennuyé et maussade. Croyez-moi, jetez tout votre lest.

Comme il fait bon marcher, un matin d'été, entre cinq et six heures, sur la route de Bex aux Plans, si agréablement fraîche et sinueuse! Hourrah! nous voici au dernier contour. Malgré mon sac, ma boîte de fer blanc et mon bâton ferré, je me sens léger, mais léger.. comme un homme qui n'a pas déjeûné. Vous direz que voilà bien des façons pour aboutir prosaïquement, matériellement, à une tasse de café au lait. Ne dites rien, vous ferez comme moi, et si vous avez toujours sur le cœur votre déjeûner de Bex, vous ferez mieux encore.

L. F.